

Retraite

Bernard Jolibert

► **To cite this version:**

Bernard Jolibert. Retraite. Expressions, Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM) Réunion, 2005, pp.81-86. hal-02406719

HAL Id: hal-02406719

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406719>

Submitted on 12 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RETRAITE

Bernard JOLIBERT

Résumé. – La « retraite », moment tant espéré, n'est peut-être pas l'eden tant attendu. Même lorsque les conditions matérielles sont encore favorables (pour combien de temps ?). La retraite porte en elle le signe imparable de notre déclin. Il faut l'accepter avec le sourire puisque seule l'ironie peut nous sauver.

Abstract. – Retirement, a time so many people eagerly expect, may not be the end that they always dreamed of. Even today, when material conditions are still good (but for how long ?), retirement is the first sign of our decay. However we must try to accept it with a smile, as only irony can save us in front of what cannot be helped.

Tout être vivant, aux abords d'un âge variable suivant les espèces et la constitution individuelle de chacun, entre en vieillesse, un peu comme on entre dans les ordres, irrésistiblement et irrévocablement. De manière plus ou moins progressive certes, plus ou moins brutale aussi, il nous faut, bon gré mal gré, faire l'épreuve du temps. J'ai bien dit l'épreuve, car il ne s'agit plus seulement de « penser » la temporalité, d'en cerner le concept en philosophe bavard, mais de la vivre, d'en ressentir et d'en accepter les marques sensibles jusqu'aux tripes, irréversiblement.

Vous m'objecterez que cette expérience ne vient pas d'un coup et que nous commençons à vieillir dès que nous venons au monde, peut-être même avant. D'ailleurs, les Grecs en général, et Homère en particulier, nous rappellent que, dès la naissance, on est assez vieux pour mourir. Sans aucun doute, vous avez mille fois raison ! Mais il y a des étapes. Je sais bien que certains meurent jeunes et que c'est au plus tôt qu'il conviendrait d'y songer. Mais pour ce qui est de mourir à la première personne, comment apprendre quelque chose d'une expérience unique et dont personne ne revient ? Existe-t-il une didactique permettant « d'impulser une stratégie différenciée à la fois formative, formatrice et sommative, offrant à l'apprenant mortel un parcours modulable, quoiqu'individué » face à l'expérience de la mort ? Il est permis d'en douter.

De plus, on peut vous répondre que, de l'adolescence à la maturité finissante, les transitions sont lentes. Les rides, les fatigues, les lassitudes sont comme graduelles. On ne perçoit guère le changement. Et puis, il y a des illusions de retour en arrière, des rémissions : tous les amoureux ont connu

cela ! C'est par de lents glissements que l'automne succède à l'été. Le teint se fane imperceptiblement, le dos se voûte un peu, le regard s'éteint lorsqu'apparaissent les premiers cheveux blancs. Tout cela se passe encore sans catastrophes. C'est sans le savoir vraiment que nous vieillissons. Si nous sentons des faiblesses inconnues, des abandons curieux ; si nous récupérons moins bien, plus lentement, voire plus du tout, on en accuse alors le temps, la pollution, l'alimentation, la couche d'ozone, le ministère, voire les OGM ! Et puis, il y a le travail qui impose ses règles, son emploi du temps, ses projets à plus ou moins long terme. Tel le divertissement pascalien, l'occupation quotidienne et son cortège de banalités faussement urgentes nous éloignent de l'évidence du temps qui passe et qui laisse pourtant sur nous sa trace. Le dérisoire tient lieu d'essentiel.

C'est en effet une chose étrange que de vieillir, si étrange que nous avons beaucoup de peine à croire que l'âge puisse nous atteindre comme il semble atteindre les autres. Certes, notre miroir nous le répète tous les matins ; mais, comme nous conservons des yeux et des cœurs d'adolescents, nous ne le voyons pas ! Peut-être simplement parce que nous ne voulons pas le voir...

Vous m'objecterez encore que, si nous sommes aveugles devant les miroirs et les fatigues du temps qui passe, les autres sont là pour nous les rappeler. C'est encore un fois vrai ! Incisive, et plus cruelle est en effet la place que nous assignent les générations montantes dans l'échelle des âges. Tout à coup, les étudiants, les jeunes collègues nous donnent du « Monsieur ». On nous parle avec une déférence si inattendue qu'on est tenté de prendre la politesse pour de l'ironie. Je veux parler ici des étudiants qui conservent les marques traditionnelles de la bienveillance respectueuse ou des collègues indulgents formés à la vieille école ; pour les autres, l'expression « vieux c.. » est quasiment explicite. Elle n'a même plus à transparaître hypocritement derrière des marques de pseudo-respect. Elle exprime de manière explicite un fond de pensée à la fois cruel et lucide : le passé n'a-t-il pas pour fonction essentielle de se voir dépassé puis remplacé ?

Ici, le monde animal, dans sa cruauté métaphorique, fera mieux sentir ce que je voudrais dire. Plus les êtres sont proches de la nature, plus ils traitent férocelement la vieillesse. Le vieux loup est respecté « tant qu'il peut traquer et mener la meute, saisir la proie et l'égorger. Le jour où le vieux lion manque la gazelle, les jeunes en embuscade viennent achever le vieux solitaire édenté ». Sommes-nous si loin de l'animalité que décrivait ainsi André Maurois vieillissant ? Dans certaines peuplades, on abandonne les vieillards sur la glace, dans d'autres on les suspend au cocotier et on secoue ; si le vieillard tombe, « l'affaire est jugée en même temps que la sentence exécutée ». Après tout, le procédé a une petit côté pratique, économique, rapide qui ne manque

pas de charme ; aménagé à la sauce libérale, il devrait convenir au monde économique qui nous guette.

La méthode paraît brutale, sauvage, sommaire. Sans aucun doute, elle l'est !

Vous m'objecterez qu'après tout, nous ne sommes pas des bêtes. Sous nos climats, les icebergs, les cocotiers et les savanes à cimetière pour éléphants ou vieux lions édentés n'existent pas. Nous sommes devenus plus policés : les cotisations, versées durant de nombreuses « annuités », permettent d'améliorer le confort des générations vieillissantes : de croisières idylliques en universités du troisième âge, de « maisons de vie » en cliniques de remise en forme thalasso-thérapeutique, d'instituts d'esthétique en stages de chirurgie plastique, le jeunisme triomphant s'affiche jusque sur les carcasses les plus délabrées. Même les maisons de repos les plus sordides font tout pour conserver en vie leurs vieillards le plus longtemps possible, voire au-delà ! Tant il reste vrai qu'on ne tue pas la poule aux œufs d'or !

Et la retraite, demanderez-vous ? C'est précisément là que surgit la question de sa pertinence et de son contenu. S'il y a, comme ailleurs, « des maisons pour ça » et si les retraités constituent un marché juteux, c'est bien qu'il existe des retraites en fanfare, aux flambeaux.

On l'attend, on l'espère, on désespère de la voir arriver ! Et soudain elle est là : on est enfin « admis à faire valoir ses droits », à bénéficier d'une rente qui permettra de couler de vieux et paisibles jours. Sous ce terme de retraite, en apparence inoffensif, ne pressent-t-on pas le havre enfin touché d'une tranquillité méritée qui fera oublier les cheveux blancs, les courbatures et la fin qui s'approche ? La retraite, c'est l'abri protecteur, l'asile enfin atteint, le refuge paisible où chacun pourra se livrer à ses activités favorites, altruistes ou égoïstes, paresse comprise. C'est le retour des troupes à la caserne au son de la trompette. C'est le « désert » des religieux, l'ermitage dont on peut enfin se faire un repaire chaleureux pour la méditation, l'écriture ou, plus modestement, le culte de l'amitié. Pour d'autres, c'est l'engagement dans les causes généreuses, le dévouement jusqu'au sacrifice. De plus, sous nos climats et pour quelques temps encore, la retraite, c'est l'idée d'un revenu assuré, de soins garantis, d'un minimum fixe permettant de mettre ses vieux jours à l'abri. On est donc loin des visions cruelles de l'éthologie et de l'anthropologie. Nous ne sommes pas des bêtes, je vous l'accorde volontiers.

J'entends bien votre panégyrique du retraité béat. Toutes ces raisons que vous avancez avec chaleur et conviction sont justes et fort consolantes. J'y souscris entièrement et je veux bien oublier un instant les menaces sur la retraite par répartition, l'incertitude des fonds de pension, les aléas de la capitalisation, le désengagement de l'État, le vieillissement de la population,

l'augmentation du prix des soins, l'état inhumain des maisons de retraite transformées en mouiroirs et l'abrutissement infantilisant de la pseudo-culture destinée à ceux qu'on appelle, pudeur oblige, les « seniors ». Laissons tout cela. Il y a autre chose.

En arrière-fond de toutes ces qualités que vous annoncez, il reste que, dans l'idée de retraite, sont aussi sous-entendues des idées plus ambiguës, plus sombres, plus rudes aussi : celles de recul, de retrait, de mise à l'écart et, pour finir, d'abandon.

Le véritable mal de la retraite, symbolique et direct car visant au cœur, ce n'est pas plus l'affaiblissement du corps que l'imminence de la mort, pourtant tous deux très réels car inscrits en nature, c'est la signification hautement affirmée, inscrite dans le droit, ritualisée par une cérémonie bienveillante certes, mais en même temps si ambiguë, de notre soudaine et irréversible inutilité institutionnelle. La « retraite » signifie fondamentalement à qui veut bien montrer un minimum de lucidité que la partie est terminée et que, dans le jeu socio-économique, il est désormais trop tard. D'un coup, la société nous fait comprendre que nous ne lui sommes plus utiles, sinon comme consommateurs passifs. La scène du grand théâtre de la vie appartient désormais à d'autres générations. Il est grand temps de prendre du recul, de se retirer, de s'écarter du champ de bataille. Il faut d'urgence en rabattre. L'exemple napoléonien montre qu'il n'y a pas loin de la retraite à la déroute et de la déroute à la débâcle. Les meilleurs y feront encore un peu de figuration, les plus mauvais cabotineront en vieux-beaux insupportables.

Quand bien même le désir de comprendre et d'agir subsisterait et se manifesterait par l'engagement dans divers domaines d'activité, une ligne d'ombre a surgi soudain ; l'horizon se rapproche qui nous désigne comme étant hors jeu : nous sommes inscrits sur le « grand livre de la dette publique ». Phrase lourde de sens pour qui sait lire au-delà des mots et deviner l'avenir derrière les bulles et les petits fours ! La retraite est un retrait. Tout est dit ! La thébaïde se fait tanière et le refuge solitaire devient vite un simple « trou ». Notre temps est passé, nous ne sommes plus d'une quelconque utilité sociale.

L'avons-nous jamais été, objecteront les plus ironiques ou les plus cyniques d'entre vous ? Encore une fois l'objection est pertinente. Mais celle-là ne console pas, elle « enfonce » au contraire puisqu'elle nous laisse entendre que tout est vain, ce que nous nous préparons à être comme ce que nous avons été ! Noir tableau, diront les hommes de foi ou d'engagement ! Les plus courageux m'objecteront qu'on doit lutter, qu'il ne faut pas se laisser abattre, qu'il faut continuer le combat précisément parce qu'il est absurde et

perdu d'avance ; C'est la marque de la vertu humaniste que de faire front quand la situation se montre sous le jour le plus désespéré !

Encore une fois, les moralistes kantien ont raison. N'ont-ils pas toujours raison ?

Il y a en effet deux manières de faire front, deux manières de ne pas se laisser démonter par cette exclusion du champ des actifs dont on attend encore quelque chose. Mais, à moins de se bercer d'illusions, l'un est aussi risqué que l'autre.

Comme le vieux philosophe qui prouvait le mouvement par le fait de marcher, on peut d'abord répondre par l'action. Pour cela, il suffit de conserver des raisons d'agir, de ne pas rompre les relations sociales. Conserver des projets qui mobilisent paraît de ce point de vue salutaire. Loin d'user un être, les études poursuivies, les recherches occupent assez l'esprit pour éviter de s'interroger sur l'indifférence qui nous guette. Pour qui garde une curiosité intacte, la retraite serait alors le temps de plus délicieux de la vie, celui de l'action enfin libérée des entraves de l'autorité extérieure, des nécessités de l'emploi du temps, des pesanteurs socioculturelles souvent envahissantes.

Mais, à y regarder de plus près, on se rend vite compte que ce n'est pas le retraité qui fuit les occupations, ce sont le plus souvent les occupations qui fuient le retraité. Qui, en ces temps gidiens de jeunisme incantatoire, écoute encore un « vieil abruti » qui est bien le seul à se croire riche d'une expérience dont personne n'a que faire ? Que dire alors d'un professeur qui eut en charge une discipline que d'aucuns prétendent totalement déconnectée du réel, abstraite, inutile, voire perverse ? Quoi de plus sinistre que le raisonneur vieillissant qui refuse de passer la main ? J'ai connu pour ma part des vieux « maîtres » aux doigts tremblants et à la pensée vacillante empoisonnant jusqu'à leur dernier souffle des étudiants mi-terrorisés, mi-sarcastiques, ou des éditeurs atterrés ! Convient-il de leur ressembler ? J'en doute. Quoi de plus insupportable en effet que ces faux sages pontifiants dont la sérénité feinte n'est que le masque d'un gâtisme à la limite la décomposition neuronale ? Monté sur le échasses d'une expérience sans appui, le retraité s'accroche aux préjugés de sa propre jeunesse avec une ténacité hargneuse.

La seconde manière de rentrer dans une bonne retraite serait d'accepter le renoncement intellectuel comme une sorte de fatalité nécessaire. Pour celui aux yeux de qui la partie est jouée, les malheurs profonds n'ont plus de prise. Aigreur, pessimisme et jouissance effrénée ne sont pas incompatibles, loin s'en faut ! Le retraité est alors perçu par tous, et se perçoit lui-même, comme une « presque ombre » qui a franchi la mer agitée de l'existence. Il ne pontifie pas, il grince. Il ne s'agit plus pour lui de se lancer dans l'action, mais de jouir au plus vite de ses dernières forces. Égrillard et aigri à la fois, de croi-

sières du troisième âge en bals de charité pour causes bien pensantes quoique perdues, le retraité aux finances honorables traîne de tangos sensuels pour veuves caressantes en « pochetronnées » œnologiques, critiquant la jeunesse pour toutes sortes de bonnes raisons aussi mauvaises les unes que les autres.

Point d'issue donc, demanderont les plus attentifs et qui ont bien voulu suivre jusque là ?

Si ! Peut-être n'y a-t-il qu'une seule bonne retraite, celle qu'on aspire à prendre, toujours repoussée et finalement toujours demandée et jamais obtenue. Comme en philosophie où l'idée d'homme n'est qu'un idéal inaccessible pour l'humaniste qui aspire à la perfection, la retraite n'a de vertu véritable pour faire avancer dans la carrière le travailleur actif ou celui qui, harassé par des tâches souvent arides, rêve de ce temps idéal où son activité sera enfin autonome. Son efficacité repose entièrement sur l'illusion, qu'elle entretient chez celui qui y aspire, que le bonheur est toujours à venir. Une fois là, c'est une baudruche qui se dégonfle en nous signifiant seulement notre exclusion et notre déréliction.

Moment de « plénitude » parfaitement illusoire puisque l'activité y faiblit à vue d'œil, sans jeu de mots, que la liberté y ressemble à un retrait du monde, que le corps s'effondre de plus en plus vite quand l'âge vient et que l'esprit s'appauvrit avec l'espace social qui rétrécit. La réalité de la retraite est toute dans cet abandon irréversible et ultime ; elle nous renvoie à l'image de notre nécessaire décrépitude : on croit toujours que le plus dur est fait et, du jour où elle est là, on sait d'évidence que le pire de notre brève existence est désormais à venir !